

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

On parle beaucoup du bal que va donner, dans son château de..., le marquis d'***. Cette réception sera en dehors de ce qui se fait habituellement; et l'on assure qu'on y arrivera de vingt lieues à la ronde et que Paris y sera représenté par la fine fleur mondaine.

Les toilettes que l'on prépare n'auront rien de rural; elles seront ruisselantes d'or, si nous en jugeons par les préparatifs que nous avons pu voir.

L'or, sous bien des formes, sera, de toutes les garnitures, la plus riche et la plus nouvelle, et avec le goût qui préside aujourd'hui à la combinaison de nos costumes, on peut en tirer des effets aussi comme il faut que chatoyants.

L'emploi des perles d'or dans le perlage de la dentelle est une heureuse idée; on leur fait suivre le contour du dessin et on les disperse en semé sur le fond, c'est tout à fait joli; on en brode des biais de satin et



TRAVESTISSEMENTS TIRÉS DE LA FÉERIE DE LA Poule aux Œufs d'Or.
Exécutés par mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

l'on décore aussi de bouquets perlés, l'étoffe de la robe, suivant la disposition des panneaux ou des draperies.

La dentelle en fil d'or, malgré sa grande élégance, nous semble, à cause de son clinquant, se prêter moins

que la dentelle perlée à toutes sortes de combinaisons, mais elle est aussi fort employée.

A toutes ces perles, dentelles, broderies, se mêlent des fleurs qui font le plus ravissant effet au milieu de cet éclat que les lumières augmentent encore.

La robe suivante, organisée avec l'aide de la jeune femme qui doit la porter, est sans contredit un très joli spécimen de cette combinaison de satin et de dentelle brodée de perles d'or. La teinte crème clair se marie on ne peut mieux avec l'or éteint des perles.

La jupe avec deux tuyautés en satin reçoit, au dessus, une dentelle perlée, de vingt-cinq centimètres de hauteur, dont le pied est caché sous la très petite tête du second tuyauté; les dents, que suit un cordon de perles d'or, se détachent donc sur le satin. Cette dentelle, d'un côté du tablier, tourne en angle et remonte jusqu'à la taille; le côté opposé est couvert d'une draperie en tulle-dentelle perlé, disposée en longue feuille; des trains de pavots roses aux étamines poudrées d'or, traversent le tablier sur lequel descend une gracieuse draperie en satin. La traîne carrée en satin est soutenue par une tournure très prononcée, sur laquelle s'appuie la très longue pointe du corsage, dont le décolleté arrondi remonte sur l'épaule; une dentelle perlée appliquée au contour, une autre, à l'entournure et un bouquet de pavots roses à l'épaule. Dans la coiffure se posera, un peu sur le sommet, un chaperon de pavots et une aigrette en diamants. Un solitaire aux oreilles et une rivière de diamants achèveront cette élégante et gracieuse toilette. Le bas à jour, en soie rosée et perlée d'or et le soulier en satin crème. Avec cette toilette d'une richesse exquisé, les gants seront en peau de Suède naturelle.

Un costume de bal en satin bleuté offre cette autre combinaison : la jupe en satin est coupée, devant et de côté, par des quilles en tulle-dentelle brodées de perles d'or, avec des bouillons en tulle couleur or entre les quilles; derrière, un pouf en satin couvert de nuages de tulle or qui descendent jusqu'au bas de la jupe, autour de laquelle court une ruche pivoine en satin bleuté. Corsage en satin, orné, autour du grand décolleté carré, de deux plissés en tulle or, qui forment comme une berthe; et un plastron terminé en pointe est fait de tulle-dentelle perlé. Sur la hanche, un peu en arrière, tombent, comme une châtelaine, de nombreuses et inégales trains de capucines nuancées. Dans la coiffure à papillotes ondées accompagnant le casque, seront disséminées de légères touffes de capucines. Deux rangs de perles fines au cou et une perle en boucle d'oreilles. Bas de soie bleuté et souliers en satin or. Gants de Suède.

La dernière nouveauté, qui mérite de ne pas être oubliée, c'est la dentelle en soie vieil or que l'on brode de perles or; on ne peut s'imaginer le superbe effet qu'elle produit. Nous l'avons vue garnissant une robe de bal en satin blanc et nous ne nous rappelons pas avoir vu rien de plus splendide. Le tablier était garni de cinq rangs de cette très haute dentelle, qui formaient comme une grande draperie relevée à gauche par un chou de satin blanc piqué de perles or; de là tombaient, superposés, deux pans plissés en satin, rehaussés d'une moins haute dentelle. Les lés de derrière, montés par de gros plis descendent droit jusque sur le plissé de la jupe. Sur le corsage en satin était drapée

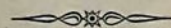
une haute dentelle qui venait se ramasser au creux de l'épaule, d'un côté, par une touffe de chandelle or, et de l'autre, par une superbe et ancienne agrafe en topazes. Des chandelles dans la coiffure. Bas de soie blancs et souliers en satin blanc à bouffettes de dentelle or perlée.

L'hiver dernier les fleurs étaient délaissées, et nous regrettons cette ingratitude pour la plus séduisante garniture de nos toilettes de bal; on semble, cette année, faire amende honorable, à en juger par la profusion de fleurs que nous voyons, non seulement — ce qui est de droit — sur les robes et costumes décolletés, mais aussi sur les corsages montants ou légèrement ouverts. Pour ces derniers, ce sont les fleurs à tige raide et un peu compassées dans leur beauté, telles que la tulipe, la jacinthe, la rose trémière, qui sont choisies de préférence. On en forme de très gros bouquets avec des fleurs tombantes, comme échappées du lien qui les retenait; ces bouquets sont posés dans le drapé, quelquefois au bas du panneau ou bien sur le pouf. J'allais oublier de dire que le costume peut être de couleur claire, comme de teinte foncée, il y a même plus d'originalité lorsque les fleurs relèvent un satin loutre, mousse, noir, marine ou gris.

En fait de parure remarquable, nous vous parlerons de celle de madame de B***. Cette parure d'un goût exquis, n'a rien que de très modeste dans l'ensemble, si le fond en est riche. Ce sont quatre bouquets de violettes en améthystes avec le cœur en diamants; ils relèveront des jupes en tulle blanc et mauve, qui sont drapées sur une jupe de satin blanc; deux autres plus petits, bouquets d'épaule, et l'aigrette pour la coiffure.

Après cette mention, nous pouvons arrêter nos descriptions; car à moins de parler parures de millionnaires ou de princes, tout ce dont nous nous occuperions pourrait paraître un peu pâle.

CORALIE L.



CORSET ANNE D'AUTRICHE—CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Nous voici à l'époque où les robes d'apparat et les toilettes de bal se montrent dans tout leur éclat; c'est donc aussi une époque de succès pour le corset Anne d'Autriche, car aucun corset ne convient mieux pour ce genre de robe. Il donne à la taille une désinvolture élégante. Sur ce corset, le corsage de la robe paraît comme moulé, la couturière n'a aucun mérite à habiller parfaitement avec un paréil auxiliaire. La ceinture Régente n'est point abandonnée; beaucoup d'élégantes la conservent pour leur toilette de bal; elle est gracieuse et va bien à toutes les tailles qu'elle allonge en leur laissant la souplesse qui en fait le charme. Ces deux corsets, quoique de coupe différente vont également bien, leur succès est d'ailleurs le meilleur éloge que l'on puisse en faire.

♦♦

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

M. Guerlain compose les plus délicieux remèdes, qui sont aussi des préventifs contre les gerçures et tous les maux si douloureux que donnent le froid, la bise et surtout le passage du froid à la chaleur. Ces remèdes exquis



Falconer imp. Paris.

4504

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Écriteuses de *M^{me} BRÉANT-CASTEL*. Dir. *Gluck*. - *Étoffes en cachemire de la COMPAGNIE DES INDES*. 27, rue du 4 Septembre.
Corsets de *M^{me} EMMA GUELLE*. M. Avenue de l'Opéra - Eau d' *HOUBIGANT*. 19, Faub. St-Honoré. - *Lait Antiphlogistique*
de *CANDÈS*. 26, B. St-Denis.

par leur parfum et l'excellence des matières employées, se nomment, pour le visage : la crème de fraises, la lotion de Guerlain ; pour les mains, le savon Sapoceti, la pâte de velours, la grenadine, pour les lèvres et les engelures même ouvertes, le baume de la Ferté. Avec ce léger bagage nous sommes convaincues que l'on éviterait toutes ces petites misères qui, non seulement enlaidissent, mais font souffrir. On fera donc bien, en ce moment, de faire un usage continu des cosmétiques que nous venons de signa-

ler. Les personnes dont le sang afflue vivement au visage, surtout après les repas, devront se servir de la crème émoullente de concombre ; elles s'en trouveront très bien. Pour la toilette, l'eau de Benjoin et de Chypre sont parfaites. N'oublions pas l'eau de Cologne Impériale russe, la meilleure des compositions de ce genre. Les parfums pour le mouchoir, préférés des élégantes, sont : le Jockey-Club, bouquet Marie Christine, de l'Exposition, Fleurs nouvelles, parfum de France, l'héliotrope blanc.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 25 et 27)

Colombine, costume en satin blanc, orné de ruban bleu pâle. — Jupe en satin blanc coupée de ruban en satin bleu pâle, disposé en losanges et passant alternativement dessus et dessous les uns des autres. Une tunique courte et pouffonnée en satin blanc. Corsage orné comme la jupe avec une longue pointe et des pattes en satin disposées au contour en façon de basque tailladée. Bord du corsage et contour des pattes en velours bleu. Pompon bleu foncé à la pointe du corsage, et trois semblables posés sur le chapeau qui est en satin, avec un petit rebord en velours. Un autre arrête la draperie en dentelle chiffonnée autour du décolleté et sous laquelle se perd la chemisette tendue en tulle, dont l'encolure reçoit une collerette Colombine plissée. Jockey en dentelle plissée.

Costume de chasseresse. (Patron découpé.) — Jupe en satin chamois, bande et corsage en velours marine. Ceinture en galon or, et la cordelière à glands également tissée d'or. — Toque en peau de daim avec nœud et plumes bleues. — Bottes en daim avec revers bleu et nœud à gland or.

Lanterne Japonaise. — Robe,



façon princesse, en pékin satin blanc et bleu, formant pouf. Devant un tablier en satin vieil or, avec une frange-grelot or et noir, est relevé sur la hanche par des glands-houppes en soie assortie. Au décolleté, petite draperie rappelant le tablier, serrée, sur l'épaule, dans une traverse ; un jockey blanc. — Chapeau en satin bleu, doublé de satin vieil or. — Bas de soie blancs brodés et souliers en satin bleu.

Costume en satin crème et velours marine. — Jupe en taffetas avec une bande de velours marine dans le bas, couverte par une jupe en satin disposée en draperie plissée et chiffonnée irrégulièrement en pouf volumineux. Ceinture en velours rubis, pincée devant, un peu de côté, par un chou en velours et, sur la hanche, par un autre chou fixant une coque et un long pan en velours. Du côté opposé, un pan semblable et deux coques appuyées sur le pouf. Cette disposition s'agrafe sur le bord et la pointe du corsage, lequel est en velours, lacé derrière et ouvert en cœur. Une draperie en satin à la manche demi-longue, deux biais de satin au décolleté.

Costume en satin crème et velours marine. Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4504

TOILETTES POUR MESSE DE MARIAGE OU VISITE

Costume en velours loutre broché plein et à jour havane de ton moyen et clair, combiné avec du velours et du satin loutre. — Jupe en taffetas, au bas un tuyauté en satin, et sur le côté une large quille en velours broché sur laquelle s'ouvre une tunique en satin ornée, sur le bord fuyant vers le tablier, d'un revers en velours loutre. Cette tunique est largement relevée à droite et très pouffonnée.

Corsage en velours broché, boutonné verticalement. Un revers en velours loutre prend à droite, près de l'épaule, il coupe diagonalement la taille et s'arrête par un chou sur le haut du revers de la tunique, un jabot de dentelle, un col droit. La manche est prise extérieurement dans un parement de velours, et la dentelle qui tombe en manchette, se chiffonne sur la partie non couverte par le parement. Le

bord de la basque se perd dans la tunique. — Capote en velours loutre avec aigrette et plumes d'oiseau de Paradis. — Gants de Suède. — Bottes en satin loutre.

Costume en très grosse vigogne fauve. — Jupe plissée de plis triples, le dessus orné de motifs en velours émeraude découpés; un plissé de velours dépasse la jupe. La tunique forme une grande draperie-tablier, un petit panier

sur le côté et un pouf à pans plissés. Corsage en velours émeraude fermé diagonalement, un col Médicis et une cordelière à gland de l'encolure à l'épaule. Manche ronde avec parement. Collet et sous-manche plissées. — Toque Henri III en velours émeraude, une touffe de plumes fauves sur le côté. — Gants de Suède. — Bottes en peau mordorée.

CAUSERIE

Coups de pistolet et coups de couteau. — Fragments d'un livre inédit. — *Tabarin*. — Le progrès à l'Opéra. — Les salons où l'on cause. — Un trait de mœurs israélites.



ADAME Clovis Hugues est acquittée; nous ne sommes pas de ceux qui jettent des fleurs sur son passage. Ballerich, beaucoup plus intéressant, va-t-il être condamné?... Tout en faisant entre ces deux affaires un rapprochement qui ne sera

point à l'avantage de la belle virago sans remords, du nouvel ange de l'assassinat, nous reconnaitrons qu'il n'est pas permis aux représentants de l'ordre public de troubler cet ordre à coups de couteau. Vraiment Paris est en train de devenir une ville de frontière du far-west américain, ou un coin de la Corse; la loi de Lynch menace de s'y acclimater, la vendetta y a élu domicile; c'est sans doute là un des progrès tant vantés de la civilisation, une des manifestations précieuses de notre liberté républicaine. Faute de plaisirs plus anodins, on se porte aux assises pour entendre en spirituel langage, l'apologie du meurtre; les élégantes inaugurent pour cela des toilettes coquettement sévères; elles se résignent à mourir de faim pendant les longs interrogatoires et les longues plaidoiries, à moins qu'elles n'aient emporté des gâteaux dans leur poche; la tenue d'un certain nombre de ces dames, leur impatience d'entendre des choses révoltantes pour d'honnêtes oreilles et de voir des personnes dont leurs regards feraient mieux de se détourner, le bruit qu'elles provoquent en cherchant à ne rien perdre du spectacle, tout cela, on le sait, a été qualifié de signes des temps et fort justement blâmé. L'un des articles les plus éloquentes qui aient paru contre ce scandale était, par parenthèse, l'œuvre d'un journaliste dont la femme se trouvait au premier rang de l'auditoire. Voilà ce qui s'appelle prêcher d'exemple!

Vraiment est-ce un besoin malsain d'émotions ou bien le goût non moins mauvais de l'excentricité qui conduit nos Parisiennes à ces exhibitions du crime? Nous avons rencontré avec plaisir dans *les Fragments d'un Livre inédit* que vient de publier madame Alphonse Daudet, la condamnation en quelques traits expressifs et rapides de cette fiévreuse activité mo-

derne qui porte la malade (car c'est une maladie), toujours pressée, toujours insatiable d'un diner à un bal, d'une réception mondaine à une exposition, de là encore à un concert où elle chante sans nécessité de fortune et de ce tourbillon à la mort qui prend l'infortunée, sans qu'elle ait su arrêter un seul instant sa vie... A peine le temps d'une inquiétude, la décommande d'une fête annoncée...

Le portrait n'est pas tracé par un moraliste de profession, et il en impressionne davantage. Madame Daudet ne se soucie que de peindre, et son pinceau est souple autant que délicat. Seulement, il est trop vite lu ce petit cahier d'une cinquantaine de pages, artistement édité par Charavay. N'importe, il ne faut pas un bien grand écriin pour contenir un collier de perles.

Madame Alphonse Daudet, en lisant, est sensible, nous dit-elle, à la lettre autant qu'à l'intérêt romanesque, elle pèse le mot et jouit de sa justesse comme de celle d'une note appuyée. Cette jouissance, elle nous la donne à son tour lorsqu'elle se mêle d'écrire, elle nous en donne d'autres aussi: toutes les rares qualités d'une femme d'intérieur exquise se révèlent dans les idées et dans les sentiments qu'elle arrête au passage pour les noter à mesure qu'ils traversent sa tête ou son cœur. Elle nous dit si bien comment le soir, la nuit plutôt, les soins attardés de la ménagère, de la mère, le coup d'œil à l'ordre du logis, au sommeil des enfants, lui suggèrent la pensée des derniers préparatifs pour l'appareillage d'un navire: « la maison silencieuse bien défendue des accidents du dehors, chaque objet en place, semble se mettre en marche vers un océan de calme, un pays des fées, aux souffles assoupis dans les chambres closes.... »

C'est alors, sans doute, que la maîtresse de maison vigilante se permet de rêver... à ses enfants d'abord, en se remémorant ces jolis petits rires « qui craquent comme s'ils ouvraient chaque fois un peu plus de l'intelligence, » et des mots comme ceux-ci: — Bébé devant une bougie que l'on vient d'éteindre: « Où qu'il va, maman, le feu quand on le souffle? » — Un autre jour qu'il frottait sur le mur avec application, le jet lumineux d'un écart de persienne: « Que fais-tu, chéri? — Maman, je fais reluire un petit rayon de soleil. »

Enfant de poète, poète lui-même déjà dans sa sphère de baby.

C'est alors qu'elle explique avec une touchante mo-

destie, son genre de collaboration à l'*Évangéliste* ou à *Fromont jeune et Rissler aîné*.

« Notre collaboration, un éventail japonais : d'un côté, le sujet, personnages, atmosphère; de l'autre, des brindilles, des pétales de fleurs, la mince continuation d'une branchette, ce qui reste de couleur et de piqûres d'or au pinceau du peintre. Et c'est moi qui fais ce travail menu avec la préoccupation du dessus et que mes cigognes envolées continuent bien le paysage d'hiver, avec la pousse verte aux creux bruns des bambous, le printemps étalé sur la feuille principale. »

Le charme profond du chez soi est empreint dans tout ce qu'elle dit; ce sentiment est chez elle si intense, qu'il la détourne même des voyages :

« Un clocher, beaucoup de toits, l'échafaud de maisons nouvelles et là-bas une colline terne dans le ciel chargé de pluie, c'est un horizon parisien au delà d'un espace de branches entremêlées et cassantes et dénudées par l'hiver. Mes yeux ne demandent rien de plus, et ma pensée est satisfaite de la race peu voyageuse mais voletante de ces moineaux gris nourris d'une miette aux croisées... »

Pourquoi sa chanson est-elle si courte, pour qui s'en tient-elle, quand elle chante seule, à ces menus fragments ? — Elle vous en donnera la raison : « Pour que la femme soit elle-même et l'être intelligent et fort que la nature la fait parfois, il lui faudrait briser tous les liens, les attaches douces et suppliciantes, où tient son cœur et le bonheur de la vie sociale. »

Elle est trop heureuse femme, trop heureuse mère, pour avoir mis au jour une œuvre.

Nous nous attarderions volontiers à feuilleter ces jolies confidences involontaires qui n'ont aucune prétention en effet à être une œuvre, mais il faut avertir nos lectrices du succès modéré de *Tabarin*, qui a réussi, grâce au rigaudon dansé place Dauphine, grâce aux décors pittoresques du XVIII^e siècle, grâce un peu aussi à la musique. Quant au sujet, — cette parade de pailleasse qui, un instant, devient presque tragique, — la Comédie-Française l'avait défraîchi pour nous; en écoutant M. Melchissédec, on pense malgré soi à M. Coquelin. Somme toute, ce n'est pas encore là un de ces ouvrages qui peuvent ressusciter les jours de gloire de l'Opéra. En revanche, le prix des loges va être augmenté comme on le sait; il paraît que la location annuelle de la loge entre les colonnes doit être de 32,000 francs, et, croyez-le bien, on ne sera que plus empressé à s'abonner, puisque ce sera redoubler d'élégance. Au fond, la question d'élégance importe seule ici; ceux qui aiment la musique tout de bon, s'en vont aux concerts du dimanche.

De bals il n'est pas question, mais deux ou trois salons restent ouverts; ils tiendront leur place, croyons-nous, dans les annales de la société parisienne à la fin du XIX^e siècle. Celui de madame de Blocqueville est momentanément fermé, une maladie cruelle y impose silence aux conversations littéraires et mondaines, mais on cause ailleurs, n'en déplaise aux critiques moroses qui prétendent que mademoiselle de Lespinasse, madame Geoffrin et madame de Deffand, n'ont pas eu d'héritières, on cause, avec intermèdes de comédie ou de musique, square de Messine et rue du Général Foy, chez trois cousines qui semblent s'être

partagé la tâche de tenir haut et ferme le drapeau de l'esprit français. N'est-ce pas faire acte de patriotisme d'une manière qui en vaut bien d'autres ? Trouvez donc rien de pareil à l'étranger, en Angleterre, par exemple!... Nous ne disons point en Allemagne, les Allemands n'ayant même pas de mot dans leur langue si riche, pour exprimer ce que nous entendons par causer.

..

Une anecdote pour finir. Le succès des *Monach* prouve l'intérêt que prend le public aux révélations, plus ou moins authentiques, sur les mœurs juives. M. de Bonnières a oublié de mentionner une admirable coutume israélite que les exigences de la vie des grandes villes ne permet pas aux plus pratiquants de suivre comme le prescrit la loi : la coutume sainte de ne jamais refuser une place à sa table au coreligionnaire, fût-il mendiant, qui passe et qui s'invite. En Allemagne, en Pologne on trouve encore de ces maisons juives hospitalières comme la tente d'Abraham où s'arrêtaient les anges poudreux pour rompre le pain offert avec égards. Nous ne vous dirons point au juste le nom du château où se passa la scène qui suit; il n'est pas loin de Budapest, le seul point de l'Europe où en ce temps de tremblements de terre et de commotions politiques on danse encore de tout son cœur. Le châtelain israélite a réuni des amis à dîner; deux errants barbus et fort dépenaillés viennent demander, au nom du Dieu d'Isaac et de Jacob, une place qui ne leur est pas refusée, le maître du logis se bornant à prévenir ses hôtes chrétiens qu'il obéit à un commandement désagréable, mais impérieux.

Voilà nos deux intrus aux deux bouts de la table, faisant honneur au menu abondant, comme des affamés qui se sont contentés de pain sec pendant des jours et des semaines. Au dessert, le plus hardi, échauffé par des vins généreux, réfléchit sans doute qu'après avoir digéré ce succulent repas, il faudra s'en procurer d'autres, et, pour cela, payer à l'auberge. Il glisse adroitement son couvert d'argent dans sa botte droite par simple mesure de précaution. Son camarade l'a vu de l'autre extrémité de la table, il cligne de l'œil, lui fait signe : « Part à deux?... »

Mouvement de tête résolument négatif. Le larron a travaillé pour lui tout seul.

« Tu t'en repentiras », répond du doigt le second Juif.

Et, se levant de table, il salue humblement l'assemblée :

« Messieurs, dit-il, je n'ai aucun moyen de reconnaître la grande bonté dont vous avez fait preuve envers nous; cependant permettez à votre serviteur de vous distraire un instant par certain tour d'adresse de sa façon. Vous voyez bien ce couvert d'argent, celui dont je viens de me servir?... Il n'est nullement préparé... je le cache dans mon gilet; attention... pstt... Vous allez le retrouver dans la botte de mon camarade. »

On entoure le camarade ébahi, tout près de résister, on le déchausse, et le couvert, tombant de la botte éculée, prouve que Moïse ou Manassé, ou Baruch... donnez-lui le nom que vous voudrez... est un grand prestidigitateur. N'est-ce pas tout à fait caractéristique?...
T. B.



N° 1. Diablesse, travestissement.

Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

N° 1 et 2. Travestissements de LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

N° 1. Diablesse.

Jupe en soie gris pâle, appliquée d'animaux fantastiques en velours rouge avec haute bande de velours noir brodée d'animaux. Une écharpe en tulle noir lamé or, est nouée derrière par un gros chou; l'un des pans vient se froncer au dos, à l'encolure du corsage. Corsage en satin gris, ouvert en cœur, avec une chauve-souris en velours rouge appliquée par une ganse d'or. Chapeau en velours rouge avec aigrette et aile rouge. Bas de soie gris et bottes en satin noir.

N° 2. Japonaise.

Pantalon en soie bleu pâle, serré au-dessus de la cheville par des bracelets en velours grenat. Tunique en soie de Chine, fond crème,



N° 3. Fichu-gilet en velours et gaze.

brodée de soies vives, drapée irrégulièrement en cachant le bord de la basque du corsage. Le corsage est en velours grenat, le décolleté forme un cintre et les côtés un angle droit; de longues et larges manches en tulle lamé or et ar-

gent. Trois petits écrans japonais sortent des ondulations de la coiffure.

N° 3. Fichu-gilet en velours et gaze.

Se met sur un corsage ouvert ou montant. Les côtés-gilet, en velours loutre, cernent un bouffant en gaze de soie, rehaussé de dentelle et pincé à la taille par un flot en ruban de satin crème. Col droit en velours, dépassé par un plissé de tulle illusion. Une rose moussue de côté. Le tout s'organise sur un dessous de gros tulle fermé au milieu, sous le bouffant.

N° 4. Fichu en dentelle de soie tilleul pour jeune femme.

Un col montant en surah crème, doublé de gros tulle, est recouvert par une dentelle montée au bord et qui retombe dessus en genre

pierrrot; il se ferme de côté par un nœud et un léger bouquet de fleurs qui chiffonne la dentelle. La grande draperie-fichu est montée au bord inférieur du col; une dentelle en spirale à gauche et des points cachés pour assu-



N° 5. Pèlerine en peluche loutre avec plastron plat et brodé pour sortie de théâtre et de soirée.

de dentelle.

N° 5. Pèlerine en peluche loutre avec

jettir la draperie au-dessous qui est en tulle. Un ruban tilleul dans le bas, au-dessus de la dentelle, et un flot piqué d'un bouquet du côté opposé à la spirale



N° 4. Fichu en tulle et dentelle de soie tilleul, pour théâtre.

plastron en velours, appliqué au contour d'une broderie au passé (ceci pour le devant)

Le dos a la forme pèlerine. La pèlerine se monte au bord du plastron, et la manche par trois plis ronds. Broderie dans le bas et frange en soie avec boules en chenille. Col droit, le côté découpé en patte passe dans une traverse en velours. Agrafe artistique fermant le bas de la pèlerine.

N° 6. Costume en ottoman havane et bleu.

Jupe en taffetas avec une bande en ottoman havane au bas. Seconde jupe en ottoman bleu, relevée régulièrement de quelques plis faits au-delà des hanches, près de la tournure accentuée qui reçoit un nœud-ceinture en ottoman havane. Le corsage bleu à basque, le bord perdu sous les plis de la jupe. Une che-



N° 2. Japonaise, travestissement.

Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

misette plissée havane, cernée d'un fichu à double revers; un col droit et à la manche un parement, le tout en velours.

N° 7. Costume en damassé crème, façon Louis XV.

Jupe en taffetas, au bas trois plissés en satin, puis une broderie de perles sous laquelle s'arrête le tablier en damassé, lequel est coupé à partir de la taille, d'une spirale en dentelle maintenant les plis d'une longue draperie qui se perd sous les lés de derrière, lés tombant droit. A gauche, une autre draperie rehaussée d'une broderie à jour sur gaze crème, avec un galon brodé de perles, est drapée de plis arête. Corsage à pointe, plastron brodé de perles; le galon suivant le décolleté, est appuyé devant, sur une très basse draperie en tulle. Manche jockey.



N° 6. Costume en ottoman Havane et bleu. — N° 7. Costume en damassé crème, façon Louis XV.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



ous ne nous avez pas amené votre délicieuse Maggy? fit aimablement madame de Cendré.

— A son vif regret, elle a été retenue par son institutrice. La soirée d'hier, qui lui procura tant de plaisir, trouve aujourd'hui sa contre-partie. Maggy

n'a pas encore, comme ces demoiselles, droit de cité dans le monde.

— Oh! madame, pourquoi avoir écouté miss Thomson!...

Le beau regard de lady Ameston s'arrêta sur Marcelle, caressant comme chaque fois qu'il se posait sur une jeune fille.

« Parce qu'elle avait raison, chère enfant. Il faut savoir, à l'occasion, faire un petit sacrifice. Et pour que vous n'ayez rien à envier à Maggy, je vais vous en imposer un. Hier, la folle jeunesse ne songea qu'à la danse, et nous, les mamans, nous fûmes condamnées à entendre les flonflons assez insipides qui faisaient votre joie. Vous seriez bien gentille de nous dédommager en nous chantant une des jolies mélodies que vous interprétez si bien. »

Sans se faire prier, Marcelle suivit au piano Solange qui se proposait pour l'accompagner, et d'une voix chaude, un peu inexpérimentée encore, mais admirablement timbrée, elle commença l'air des Bijoux, de Faust.

Dès les premières notes, on fut intéressé, subjugué. Cette voix si pure, cette physionomie mobile qui se transformait, ces beaux yeux qui se baissaient comme pour dérober leur éclat, tout prêtait à mademoiselle de Cendré un charme étrange: la jeune fille du monde devenait cantatrice.

Solange ne cachait pas son enthousiasme. Tandis que lady Ameston allait remercier Marcelle par un baiser, elle se tourna vers Alan.

« N'est-ce pas qu'elle a une voix ravissante? Je voudrais l'entendre toujours. »

Alan n'eut pas le temps de répondre. Les notes voilées d'une ballade écossaise succédaient au chant de Marguerite, l'âpre senteur des bruyères aux éniivrants parfums du jardin enchanté par Méphisto. A sir Oakvil, cette mélodie montagnarde apportait un écho de la terre natale et sa voix tremblait légèrement quand elle se joignit à celles qui remerciaient la fille du colonel.

Lady Ameston et madame de Valfontaine s'étaient levées.

« Nous quittez-vous déjà? demanda madame de Cendré. Il est à peine six heures... »

— Laissez-nous au moins Solange; nous vous la ramènerons après dîner. »

Madame de Valfontaine y consentit, et le timbre de la porte d'entrée ayant sonné de nouveau, les jeunes filles, comme c'est assez leur coutume, s'éclipsèrent pour aller échanger à leur aise leurs impressions dans la chambre de Marcelle.

« Causons maintenant, fit mademoiselle de Cendré s'établissant près de son amie au coin du feu, dans l'attitude d'une personne qui a beaucoup à dire.

« Ma chère, lady Ameston veut te marier.

— Me marier! »

Les yeux de Solange s'ouvrirent démesurement, et son teint se couvrit d'un si bel incarnat, que Marcelle se prit à rire.

« Eh bien! oui, te marier. Et pourquoi t'en étonnerais-tu? Tu vas avoir dix neuf ans.

— Tu en as vingt et tu n'es pas mariée.

— Oh! moi, c'est différent. Occupons-nous de toi et de ta prochaine union.

— Mais en quoi cela regarde-t-il lady Ameston? fit Solange en reprenant son aplomb, et avec un petit mouvement de tête très digne.

— Enfant que tu es! Tu ne sais donc pas que la plupart des mariages sont préparés, arrangés d'avance par des gens qui vous portent de l'intérêt.... ou qui éprouvent le besoin de s'occuper des autres. Madame X... la femme du général, ne peut pas voir maman sans lui parler d'un nouveau projet pour moi — projet à elle, bien entendu.

— Je croyais que l'orsqu'on se mariait, c'est que l'on se convenait.... que l'on s'aimait.

— Que tu es naïve! Tu ne vois donc pas la façon dont on se marie autour de toi? »

Solange rougit légèrement. A dix-huit ans, ce bienheureux âge paré de son innocence comme le printemps de sa fraîcheur, on n'aime pas à paraître trop ignorante des choses de la vie.

« Tu vas encore te moquer de moi, mais jusqu'ici, on ne m'a guère entretenue de ces choses. Ma tante ne m'en parle jamais; je ne connais du monde que ce que j'en ai vu dans quelques soirées, où il me semble que chacun danse pour le plaisir de s'amuser, sans arrière pensée, et dans les romans anglais dont on m'a permis la lecture. Là, les choses se passent généralement comme je te le disais tout à l'heure.

— Eh bien! en réalité, elles se passent tout autrement, je puis t'en répondre. Une amie demande aux parents de la jeune fille — quelquefois à la jeune fille elle-même quand elle est, comme moi, d'un âge mûr — si elle consentirait à épouser un monsieur dans telles conditions. Ou bien, si l'on craint de compromettre son candidat avant d'être sûre du terrain, on se borne à demander le chiffre de la dot: c'est plus pratique, les parents de la future étant ordinairement les moins exigeants sur ce chapitre. Dans tous les cas, la

fortune est la grosse question dont il convient de s'occuper tout d'abord.

— Quelle horreur ! Si le tableau que tu me traces est exact, je ne me marierai jamais.

— Tu feras comme les autres, pauvre petite, alors que peut-être, tu croiras être parmi les exceptions.

— Il y en a donc ?

— Oh ! fort rares sans doute ; moi, je n'en connais pas. Marthe, Jeanne, Alice, furent mariées conformément au programme ci-dessus, et le trouvèrent tout naturel. Pour moi-même, il arriva plus d'une fois que des pourparlers de ce genre furent enrayés dès le début par la découverte de ma très mince dot : la dot réglementaire !

— Et tu le regrettes ?

— Non, fit Marcelle dont l'œil eut un éclair. Au fond du cœur, je suis comme toi, je ne veux pas être marchandée. Mais ma mère dit que quiconque est imbu d'idées romanesques ne se mariera pas, de nos jours ; et je n'aimerais pas à devenir vieille fille.

— J'en connais qui paraissent fort heureuses, observa Solange d'un air pensif.

— Elles sont riches alors, et indépendantes. Si je ne me marie pas, je ne serai ni l'un ni l'autre.

— Mais tu trouveras peut-être un homme qui t'épousera pour toi ; car enfin tu es jolie, Marcelle, et tu portes un beau nom.

— La noblesse, aujourd'hui, s'efface devant l'argent ; et fussé-je dix fois plus belle, qu'on me préférerait un laideron bien doté. »

Elle avait dirigé vers une glace qui reflétait sa gracieuse image, un regard exprimant non le plaisir de se trouver si attrayante, mais plutôt une sorte de dédain pour cette beauté impuissante à lui procurer le bonheur.

Le silence régna un instant dans cette chambre de jeune fille, dont l'ameublement coquet et les blanches draperies devaient, semblait-il, n'inspirer que des idées riantes.

Solange éprouvait une impression pénible. Était-ce bien Marcelle qui venait de parler ainsi ? Jugeait-elle trop sévèrement le monde, ou ce scepticisme n'était-il qu'une juste appréciation des gens qu'il condamnait ? Et dans le cas où elle aurait eu raison, n'était-il pas singulier, à son âge, qu'elle connût déjà les illusions tombées, les espérances déflorées ? Solange ne se rendait pas un compte exact de cette dernière impression, mais elle ressentait quelque chose du regret instinctif que nous éprouvons à voir effeuiller les pétales d'une fleur.

« Nous nous écartons de notre sujet, reprit Marcelle, c'est de toi qu'il s'agit, non de moi. Vraiment, tu n'es guère curieuse : tu ne m'as pas encore demandé comment j'avais découvert les projets de lady Ameston.

— Au fait, il est probable qu'elle ne t'a pas fait ses confidences.

— Oh ! je sais deviner ce qu'on ne me dit pas, quand je m'en donne la peine. D'abord, je remarque depuis quelque temps la manière dont elle te regarde, juste comme le fait madame X..., à l'égard de ta servante, chaque fois qu'elle amène un nouveau prétendant... en expectative. Puis je l'ai entendue qui disait à madame de Valfontaine : « Vous ne mariez donc pas votre jolie Solange ? »

— Que répondit ma tante ? demanda Solange, intéressée malgré elle.

— Que tu es encore bien jeune et que l'avenir est devant toi : précisément ce que répond chaque mère à qui l'on parle pour la première fois de marier sa fille.

— Ceci ne prouve point que personne songe à moi.

— J'arrive au plus intéressant. Hier soir, pendant une valse, M. de Saint-Yon et moi, nous nous arrêtas près de ta tante pour nous reposer un peu. J'ai l'ouïe très fine, et mon danseur, qui ne cause guère, comme tu sais, ne distrairait pas mon attention. Sans prêter aucunement l'oreille, j'entendis lady Ameston dire tout bas : « Avez-vous pris vos renseignements ? — Oui, ils sont excellents, et cependant j'hésite », fit madame de Valfontaine. A quoi lady Ameston répondit d'un ton satisfait et convaincu : « Il paraît un peu étourdi, mais j'en répondrais comme de mon fils.

— Eh bien ? interrogea ingénument Solange.

— Comment, eh bien ? N'est-ce pas assez ? Ne comprends-tu pas que dans une maison où il y a une jeune fille, le mot de renseignements, prononcé sur ce ton-là, répond à celui de demande en mariage ?

— Dans ce cas, tu es mieux au courant que moi de ce qui me concerne, car ma tante ne m'en a pas dit un mot.

— Cela viendra bientôt. Vous êtes en grande intimité l'une avec l'autre, n'est-ce pas ?

— Je dis tout à ma tante, fit avec simplicité Solange. Ne remplace-t-elle pas la mère que j'ai perdue ? »

Un nuage rapide passa sur le front de Marcelle.

« Oui, on dit qu'il y a des mères à qui l'on peut tout confier... et peut-être alors, songe-t-on moins au mariage... »

— Je n'y ai guère pensé encore, Marcelle.

— Il paraît que d'autres y pensent pour toi... ce qui ne m'étonne pas, acheva gracieusement mademoiselle de Cendré. Voyons, qui peut bien être ce prétendant anonyme ? N'en as-tu pas quelque soupçon ?

— Non vraiment, répondit Solange avec un franc sourire.

— Il est probable que je le connais, puisque nous avons à peu près les mêmes relations. Serait-ce M. Parnasse, le poète, ou M. Armand, l'aspirant banquier ? N'avez-vous reçu ni ode, ni sonnet, ni réclame financière ?

— Rien de semblable, sinon le bulletin scientifique de M. Verginax qui, tu l'avoueras, ne ressemble guère à un prétendant.

— Oh ! pas du tout, j'en conviens, mais pourtant... De la part de ces savants, toutes les excentricités sont possibles.

— Nous nous creusons l'esprit bien inutilement pour découvrir une énigme qui, peut-être, n'existe pas.

— Je maintiens mon opinion : tu es recherchée en mariage. Et je vais te faire part d'une idée qui germe dans mon cerveau. Si ce n'était l'épithète d'étourdi, tout à fait incompatible avec l'air grave de mon candidat, je croirais que les paroles de lady Ameston s'appliquent à M. de Saint-Yon. Il était hier bien empressé auprès de toi, ma chère. »

Solange se sentit rougir, sans qu'il lui eût été possible d'en dire le motif. Assurément, son cœur était bien calme.

« Nous n'avons dansé que deux fois ensemble, murmura-t-elle.

— De la part de certains hommes, deux invitations sont plus significatives que ne le seraient dix tentatives du même genre venant d'un écervelé. Et puis, j'ai fait, à part moi, mes petites remarques... Mais tout bien pesé, je ne crois pas qu'il fût question de lui. »

Le tour que prenait la causerie ne plaisait évidemment pas à Solange; elle voulut la ramener sur un terrain plus banal.

« Dans ce que tu m'as dit tout à l'heure, deux choses m'ont frappée comme contradictoires. A propos du mode prosaïque de mariage adopté en France, tu nommes lady Ameston qui est, non pas Française, mais Anglaise de naissance et de cœur. Or, j'entendais une fois mon frère Alan dire qu'en Angleterre, les sentiments sont toujours consultés avant les dots. Alan soutint même à ce propos une petite discussion courtoise avec ma tante, qui défendait nos usages, les taxant de réservés, sans leur prêter les couleurs sous lesquelles tu me les dépeins.

— Sir Alan Oakvil désapprouvait la façon mercantile dont se traitent nos unions ?

— Il n'employa pas un mot aussi fort, car il est mesuré en toutes choses et il eût pu craindre de blesser ma tante, si ardemment française. Mais il dit, je m'en souviens, que pour lui, le mariage est une chose sacrée qui doit être dégagée de toute considération vénale.

— Sir Oakvil est un homme de cœur, » fit Marcelle dont les yeux brillèrent.

A ce moment, madame de Cendré vint chercher les jeunes filles pour passer dans la salle à manger, et le chapitre des confidences fut naturellement clos.

V

Si Solange venait d'entendre pour la première fois traiter à son point de vue personnel la grave question dont dépend l'avenir des femmes, le jour suivant lui réservait d'autres surprises. Lorsque après le dîner, en tête à tête, elle passa avec sa tante dans le petit salon où elles se tenaient d'ordinaire, madame de Valfontaine, au lieu de prendre sa tapisserie, s'assit au coin du feu d'un air pensif.

La flamme brillait joyeusement dans la cheminée en marbre rouge, et ses reflets se jouaient sur un tapis moelleux aux teintes adoucies. Tout, dans cette pièce comme dans l'ensemble de l'appartement, était plutôt sérieux qu'élégant. On n'y trouvait nulle trace de la recherche un peu frivole qui trahissait le mobilier de la mère de Marcelle; mais on y rencontrait un goût plus sûr, et un confort mieux entendu. On sentait aussi que la vie y était autrement comprise. Ces vieux meubles solennels comme le passé, ces portraits de famille mis aux places d'honneur, ce dédain de la mode dans ses caprices extravagants, parlaient un langage non moins clair que la modeste corbeille dans laquelle *l'Imitation de Jésus-Christ* reposait au milieu de chaudes brassières et de gros bas d'enfants.

L'appartement occupé par la tante et par la nièce était situé dans un de ces quartiers où l'on sait encore

établir une distinction entre le luxe de bon aloi et celui qui étale avec faste une fortune promptement réalisée. Paris, envahi par des milliers d'hommes si différents d'idées et d'habitudes, s'est tout naturellement partagé entre ces clans divers, et ceci est un des côtés caractéristiques de la Capitale. Pas plus que la plupart des personnes qui composaient sa société intime, madame de Valfontaine n'eût songé à vivre ailleurs que dans le noble faubourg. Elle y habitait le second étage d'une de ces maisons anciennes à la façade grise, à l'escalier monumental et aux hautes fenêtres. Des chambres donnant sur la rue Saint-Dominique, on entendait le roulement sourd des omnibus ou le piaffement des chevaux de maître; mais celles qui avaient vue sur la cour jouissaient d'une tranquillité absolue; et par-dessus le mur qui la bornait, les yeux se reposaient sur les pelouses et les grands arbres de deux jardins.

En ce moment, les rideaux épais voilaient soigneusement les fenêtres, et un vieux domestique venait de se retirer sans bruit après avoir posé la lampe auprès de sa maîtresse.

Solange s'était assise en face de sa tante, et, tout en feuilletant un livre, elle aussi avait l'air rêveur.

« Solange, mon enfant, j'ai à te causer, » fit madame de Valfontaine en levant son regard aimant et clair sur sa nièce.

Quoiqu'elle fût à demi prévenue, la jeune fille, saisie, ne trouva pas de réponse. La tante Pauline, d'ailleurs, n'en attendait pas, elle poursuivit :

« Je sais que tu as en moi une grande confiance. Tu me croiras donc quand je te dirai que chacune de mes paroles va être dictée par un profond désir de te voir heureuse.

— Ne le suis-je pas ? »

Solange avait glissé à genoux, près du grand fauteuil dans lequel était assise sa tante, et la regardait tendrement. Le profil un peu fatigué, mais toujours délicat, les cheveux châtains, soyeux comme ceux d'une jeune fille, se détachaient en teintes très douces sur le velours cramoisi, et Solange se dit que tante Pauline avait eu son heure de beauté.

— Tu es heureuse, je le crois, je le sais; mais ce genre de bonheur, dans lequel l'insouciance entre pour sa part, ne saurait durer toujours. En devenant femme, tu oublieras tes joies d'enfant; tu auras d'autres soucis, d'autres aspirations, d'autres espérances; tu auras par-dessus tout des devoirs à remplir, et comme tu les accompliras chrétiennement, Dieu te bénira. »

Solange était en même temps émue et surprise. Sa tante, presque toujours d'humeur enjouée, lui parlait rarement sur ce ton grave; et jamais encore elle ne l'avait entretenue de son avenir. Estimant qu'une pureté qui va jusqu'à l'ignorance est le plus grand des charmes, et ayant par nature le culte de cette pureté, madame de Valfontaine avait éloigné de ce jeune esprit toute préoccupation d'un autre âge. Jusque-là, elle avait décliné presque toutes les invitations; voulant attendre l'heure où le jugement de Solange serait formé, où l'influence des autres la laisserait inébranlable, pour accomplir le sacrifice de ses propres goûts, en la menant dans le monde.

« Ne serai-je pas toujours une enfant près de vous ? dit Solange avec une grâce caline.

— Près de moi oui, mais il en est d'autres... Enfin, chère enfant, on me parle pour toi de mariage, et quoique tu sois bien jeune pour décider une si grosse question, je veux te consulter.

— A quoi bon, tante ? Je suis si bien près de vous !

— Et moi près de toi... Dieu seul sait ce que sera la séparation. Les mères ont un mari, d'autres enfants parfois, tandis que moi, je n'ai que toi au monde. »

Il était rare, nous l'avons dit, que madame de Valfontaine laissât déborder l'exquise sensibilité de son cœur. En voyant une larme dans l'œil quasi maternel qui la caressait doucement, Solange se sentit si vivement émue, que les pleurs la gagnèrent à son tour.

Ce résultat inattendu de son éloquence ramena la gaieté sur les traits de madame Pauline.

« Allons, allons, ne nous désolons pas comme si la séparation était immédiate et inévitable; nous réfléchirons encore sur ce sujet pendant de longs jours, Dieu merci. Séchez vite vos larmes, petite sensitive; si l'on vous voyait ainsi, on croirait que je vous ai grondée. »

Le sourire attendri de la jeune fille brillait comme un rayon de soleil à travers des gouttes de pluie. Un peu honteuse de se montrer si enfant, elle n'était pas loin d'oublier qu'il lui restait un nom à apprendre.

« Et puis, continua la tante avec enjouement, on n'est pas tenue de se marier parce qu'on est demandée en mariage. Si le baron Seynald ne nous plaît pas, nous attendrons un autre prétendant. »

Au nom de Roger, toute trace de trouble disparut, et Solange retrouva son regard limpide.

« Ah ! c'est monsieur Seynald ? Eh bien ! chère tante, vous avez raison; à quoi bon s'émouvoir quand il est facile de répondre : non ! »

Si, tout à l'heure, madame de Valfontaine trouvait sa nièce trop agitée, peut-être, cette fois, la jugea-t-elle bien calme. Toutefois, par un sentiment que les mères comprennent, cette tranquillité lui fit involontairement plaisir.

« Le baron te déplaît donc bien fort, mignonne ?

— Mais non, ma tante; il m'est seulement indifférent. Pour qu'il me déplût, il faudrait que je m'en fusse occupée autrement que comme d'une connaissance agréable.

— Tu deviens mordante, ma fille.

— Ce serait contre mon intention. Pauvre baron Seynald ! Qui pourrait vouloir lui faire de la peine ?

— Tu lui en causeras en le refusant.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Que veux-tu dire, mon enfant ? La démarche du baron montre qu'il souhaite t'épouser, que par conséquent il éprouve pour toi estime et sympathie.

— Mais pas d'affection.

— Qu'en sais-tu ? J'ai parlé de sympathie.

— En France, il paraît qu'on s'épouse sans s'aimer, parfois même sans se connaître.

— Tu connais M. Seynald, et d'ailleurs, il n'est pas question de t'unir à lui tout de suite. Mais que me racontes-tu là ? Je ne te savais pas tant d'expérience de la vie. »

Solange rougit un peu.

« C'est Marcelle qui m'affirmait hier même qu'on épouse les femmes pour leur dot.

— Assieds-toi là, près de moi, et écoute-moi sérieusement. Sans doute, de nos jours, la question pécuniaire entre pour une grande part dans les projets d'union, pour une trop grande part, souvent. Ces considérations, sérieuses d'ailleurs, sont éminemment secondaires, et il est honteux de leur donner le premier rang. Pourtant, les négliger serait téméraire, surtout, il faut bien le dire, étant donné le courant qui entraîne les femmes sensées elles-mêmes vers le luxe et la dépense. Plus tard, quand tu seras maîtresse de maison et que la vie matérielle te révélera ses secrets, tu t'étonneras sans doute de ses exigences, et tu deviendras plus indulgente. Ce que je te dis là n'est pas, bien entendu, destiné à justifier ceux que l'on appelle à trop juste titre des coureurs de dot; le Ciel préserve ma Solange de ces tristes calculateurs ! Je te parle du baron Roger parce que, d'après le témoignage de personnes dignes de confiance, c'est un honnête homme, incapable de toute bassesse. Remarque que je ne t'engage pas à l'épouser, je me borne à t'exposer la situation comme c'est mon devoir. Tout ce que le monde recherche dans un mariage se trouverait réuni dans celui-ci, la fortune de M. Seynald étant supérieure à la tienne, et sa situation de famille ne laissant rien à désirer. Il a de l'esprit, du cœur; au premier abord je l'avais taxé de légèreté, mais sa noble conduite lors de l'incendie d'Ems me prouve que c'est mieux qu'un aimable étourdi. Encore une fois, chère enfant, je ne cherche pas à t'influencer, l'éloge que je te fais du baron Seynald n'est pas sans restriction, tu l'as deviné, et tu connais assez mes idées pour savoir que je souhaiterais mieux encore pour ma fille chérie. Pourtant lady Ameston, dont les avis sont ordinairement si justes, assure que cette recherche mérite d'être prise en considération. Dans tous les cas, je veux que tu aies au moins le temps de réfléchir, et j'ai fait prier le baron de se tenir à l'écart jusqu'à nouvel ordre. Interroge ton cœur et ta conscience, mignonne, c'est dans le calme que la voix de Dieu s'élève pour inspirer nos décisions. »

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

ÉNIGME

Pour l'écolier, je suis un mode, un temps du verbe;

Quelquefois même un temps passé.

— La jeune fille, en moi, peut voir un fiancé :

L'avenir avec lui semble toujours superbe,

Etant semé de fleurs, de soie et d'or tissé.

Je deviens le présent, et bientôt le passé.

Alors l'illusion cesse d'être possible :

Puisse le souvenir n'être pas trop pénible !

Explication du Logogriphe du 17 Janvier : Mercredi.



3350

Toquet Louis XVI pour coiffure poudrée.



Fichu en chenille de soie bleue pointillée d'or et de rouge.



Corsage en dentelle, pour théâtre.

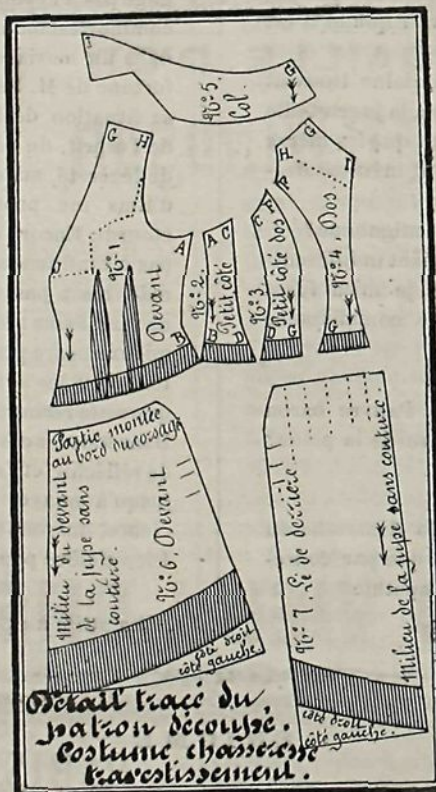
Fichu en chenille de soie bleue pointillée d'or et de rouge. — Ce fichu entouré de velours rouge, se drape de plis aux deux extrémités et se jette sur les épaules comme sortie de salon, en attendant la sortie ouatée ou fourrée.

Toquet Louis XVI pour coiffure poudrée. — Roses et plumes blanches.

Corsage en dentelle pour théâtre. — Corsage en taffetas, avec un plastron en velours recouvert de tulle-dentelle drapé de côté par une cocarde en ruban; le dos plissé se prolonge en longue basque. Manche jockey en dentelle plissée, ornée d'un nœud près de la saignée. L'encolure est ornée de dentelle avec une grosse ruche piquée d'une cocarde en ruban.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Petit côté du dessous du bras. — 3, Petit côté du dos. — 4, Dos. — 5, Col. — 6, Devant de la jupe. — 7, Lé de derrière. — Il faut pour la jupe 3 mètres de satin en 60 cent. de largeur et 1 mètre 20 pour le corsage. Tailler toutes les parties du corsage en suivant l'indication du droit fil, donnée par les flèches. Réunissez-les comme le détail tracé les présente. Le corsage se lace derrière, mais on peut le fermer devant



par des boutons, en tenant compte de la largeur qu'il faudrait pour les boutons et les boutonnières. Le corsage terminé, poser le col en suivant les lettres de raccord du détail, qui correspondent aux coches du patron découpé. — Tailler la jupe, le milieu du devant placé sur le pli de l'étoffe, afin d'éviter une couture qui serait fort laide. Le côté gauche pour les deux patrons 6 et 7, se taille sur toute la hauteur, le côté droit s'arrête à la ligne pointillée qui décrit un cintre; il faudra donc abattre le surplus de l'étoffe compris entre cette ligne et le bord du patron. Faire la couture qui réunit le devant de la jupe au lé de derrière, former à gauche les trois plis remontants; le pli châtelaine se formera de lui-même par l'ampleur du bas de la jupe; à droite un seul pli. La jupe se monte au bas du corsage, elle doit être soutenue dans la couture afin qu'elle tourne et busque bien; derrière, un double pli creux, le tout indiqué par des traits à la roulette. Jupe en satin fauve, au bas est appliquée une bande de satin ou de velours bleu pâle. Le corsage en velours bleu, un galon d'or appliqué sur la couture qui réunit la jupe au corsage, de côté un nœud de ce même galon mêlé d'une cordelière à glands. Le col en satin crème.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4504, et le Patron découpé du travestissement de chasseresse, figurine page 25.